RÊVERIES

D'UN

SUISSE,

ayant pour but

LA RECONCILIATION

ENTRE

L'ANGLETERRE

ET SES

COLONIES.

A LONDRES.

M. D. CC. LXXXI.

70-10

HARVARD COLLEGE LIBRARY
EBELING COLLECTION
GIFT OF ISRAEL THORNDIKE
1818

US 2990.27*

SE TROUVE:

A LA HAYE, chez M. PIERRE FREDERIC GOSSE, Libraire de la Cour.

A LONDRES, LA SOCIE'TE' TYPOGRAPHIQUE *St. James Street, facing Pall Mall.*

A BRUXELLES, M. HORGNIES, au Bureau de la Diſtribution des Lettres.

A PARIS, M. LE QUESNE, Marchand d'Etoffes de Soie, rue des Bourdonnois.

A EMMERICK, chez M EVERSMANN, Conſeiller & Maître des Poſtes de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe.

MASEYK, chez MM. de L'EXPÉDITION DES GAZETTES DU CHEF-BUREAU DES POSTES IMPE'RIALES.

TEGELEN, au Bureau des Poſtes.

MUNSTER, M. WANDT Adminiſtrateur des Poſtes Impériales.

FRANCFORT SUR LE MEIN, H. L. BROENNER.

GOTHA, C. G. ETTINGER, Libraire de la Cour.

LEIPZICH, les Héritiers WEIDMANN ET REICH.

BERLIN, JASPERD, BOURDEAUX, G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.

BRESLAU, G. T. Korn, Gottlieb Loewe.

BRÊME, M. SCHUBART Secrétaire des Poſtes Impériales, G. L. FORSTER Libraire.

VIENNE, GRAEFFER, Libraire de la Cour.

HAMBOURG, J. G. VIRCHAUX ET COMP.

AVIS.

DIverſes circonſtances ont retardé de quelques mois la publication de ce petit ouvrage; & il en eſt une, dont je crois devoir parler, d'autant plus qu'elle me fournit l'occaſion de dire deux mots en faveur d'un Infortuné: c'eſt la détention de Mr. *Linguet*.

Déſirant qu'avant de paroître en Public, cette production de mes momens de loiſirs fut jugée par un homme à la fois éclairé & impartial, vû que je n'ôſe pas toujours me fier à mes foibles talens; & que ſi ce juge trouvoit qu'elle méritât de voir le jour, alors elle fût répandue par tout; j'ai cru ne pouvoir mieux faire pour remplir ce double but, que de l'envoyer à cet Auteur célébre, en le priant de l'inſérer dans ſes *Annales*, mais au cas ſeulement qu'il l'en jugeat digne, & nullement par complaiſance: il ne m'en devoit aucune, ne nous connoiſſant même pas perſonnellement, ni autrement par correſpondance.

Il peut avoir reçu mon Manuſcrit vers le 10. *Septembre* dernier, (1780;) & déjà il en inſéra un Morceau dans ſes *Annales*, N°. 71, du même mois, en promettant la *ſuite* au N°. prochain: ce qui, je l'avoue ingénument, me flattoit beaucoup. Mais, comme tout le monde le ſait, M. *Linguet* ayant été mis à la *Baſtille* peu après, ce N°. prochain n'a point paru; & c'eſt en vain que j'eſperois & ſouhaitois avec le Public d'y voir bientôt reparoître &

cet Auteur & ſes Annales. On dit même, au bout de quatre mois, que cela n'arrivera pas encore de ſitôt, ſi jamais: voilà pourquoi je me ſuis enfin déterminé à faire imprimer ce Manuſcrit en entier.

Il ne m'appartient point de défendre M. *Linguet* contre ſa détention, principalement parceque j'en ignore tout à fait la véritable cauſe. Dire ou inſinuer que c'eſt à tort qu'il eſt détenu, ce ſeroit dire ou inſinuer en même tems que ſes juges ſont injuſtes. Cela ſe pourroit, mais je ne ſaurois le prouver: le contraire ſe peut auſſi, & ce ſeroit de ma part une impertinence, peut-être puniſſable, ſi je hazardois rien là deſſus.

Mais il m'eſt permis de plaindre *l'Infortuné*, lors même que je croirois qu'il l'eſt par ſa faute, je ne déciderai point dans ce cas-ci; de le recommander, ſi non à la *juſtice*, qui doit n'écouter aucune recommandation, du moins à la *Clémence* de ſes Juges, de ſon Souverain, autant qu'un Etranger inconnu peut le faire; de dire, comme mon opinion, que M. *Linguet*, s'il avoit commis des fautes, même graves, ce que j'ignore, je le répéte, mérite une indulgence toute particulière, & toutes les graces poſſibles, en conſidération d'une infinité de vérités utiles à l'humanité, grandes, & même neuves, dont ſes nombreux Ouvrages fourmillent; d'inviter tous les gens de bien, admirateurs zélés de ſes rares talens dans la carrière littéraire, à ſolliciter, avec autant de chaleur que de reſpect, le recouvrement de

ſa

ſa liberté & de ſon état, s'ils ont accès & crédit auprès de ſon Roi ou de ſes Juges; & c'eſt ce que je fais de tout mon cœur par cette voie publique, faute de meilleure: il y a même longtems que je l'euſſe fait, ſi j'euſſe oſé me flatter du moindre ſuccès.

On trouve à la fin du N°. 71. des *Annales* de M *Linguet*, *Edition de la Haye*, un article très détaillé ſur diverſes circonſtances qui ont accompagnées la malheureuſe détention de M. *Linguet* & entr'autre l'Extrait d'une Gazette, intitulée *le Courier du Bas-Rhin*, N°. 82, du 11. *Octobre* 1780. Suivant le premier Paragraphe, le Rédacteur de cette Gazette ignoroit les véritables cauſes de la détention de M *Linguet*; ſuivant le ſecond, il ſuppoſoit M. *Linguet* Auteur de mon Diſcours, quoique celui-ci ait prévenu les Lecteurs qu'il lui avoit été envoyé; & ſuivant le dernier, il attribuoit cette détention à l'inſertion du morceau de ce Diſcours dans le dit N°. 71. des *Annales*. Tout cela ſe réfute de ſoi même, comme des contradictions, des conjectures très légérement hazardées; autrement j'y aurois d'abord répondu: car je ſerois très-certainement au déſeſpoir d'avoir été ou d'être jamais la moindre cauſe du malheur de mes ſemblables, combien plus donc la cauſe principalement unique du malheur extrêmement grand d'un homme dont je fais un cas infini? Cependant voici ce que j'ai à dire à ce ſujet.

Pour la juſtification de M. Linguet. Je ſuis intimement perſuadé qu'il n'a été nullement ré-

prébenſible, bien moins puniſſable de la Priſon, ni par la *France*, ni par qui que ce ſoit, pour avoir inféré dans ſes *Annales* le morceau en queſtion, & pour l'avoir accompagné de deux ou trois réfléxions, qui n'offenſent aucune nation, ni même des Particuliers. Je dois obſerver de plus ici à ſa louange, qu'il a pouſſé ſa délicateſſe encore plus loin que moi la mienne à l'égard de ſa Patrie, en ſupprimant quelques mots qui me parûrent pouvoir être dits ſans le plus petit ſcrupule: peut-être auroit il fait de même, ſi non plus, pour le reſte, d'après la permiſſion que je lui en avois donné.

Pour ma propre juſtification. Ne me croyant aucunement autoriſé de faire imprimer des ſottiſes, des injures, des menſonges &c., concernant de ſimples Particuliers, encore moins lorſqu'il s'agit de nations entières, ſi cependant je l'avois fait malheureuſement & ſi l'on m'en demandoit raiſon, je ne m'en croirois certainement pas juſtifié en diſant que des Gazetiers, des Journaliſtes ou des Auteurs quelconques l'avoient déjà fait imprimer avant moi, ſoit pour de l'argent, ſoit par ignorance, ſoit par mauvaiſe humeur, ſoit par un prétendu Patriotiſme, ſoit par eſprit de parti, ſoit auſſi par d'autres motifs; & je ne le croirois jamais, quelque grand que fut le nombre de ces exemples. Apparemment que le Rédacteur du *Courier de Bas-Rhin* n'y penſa pas, ou qu'il plaiſanta, lorſqu'il juſtifia dans ſa Gazette le morceau ſuſmentionné de mon Diſ-

„ cours

cours, en demandant: „ Qu'a-t-il dit qui ne „ ſe trouve déjà dit & répété dans tous les „ écrits qui ont blamé la révolte des *Améri-* „ *cains*? " Il ſe peut que tout ait été dit & redit cent fois; mais je l'ignore, n'ayant encore rien lû de tel, parceque je ne lis pas la millième partie de ce qui s'imprime, même dans ce genre. — Je ne ferai pas non plus dans cet *Avis* le commentaire, ou la cenſure de mon propre Ouvrage: cela ſeroit peut être auſſi déplacé que long; & j'obſerverai ſeulement:

Qu'en compoſant cet Ouvrage, je n'ai eû que les ſeuls buts, que les ſeules intentions, ci-après, dont je ſuis également bien perſuadé ne m'être nullement écarté dans l'exécution, ſavoir: La *Paix générale* entre les Nations belligérantes, avouant franchement que je ſuis ennemi irréconciliable de toute Guerre, laquelle je conſidére toujours comme un des plus horribles fléaux: La *réconciliation* entre l'Angleterre & les Colonies révoltées, laquelle réconciliation j'enviſage auſſi conſtamment comme un Acte de Juſtice, de convenance, d'intérêt, de néceſſité même entre la Mere & ſes Filles: de *parler* avec tout le ménagement & tout le reſpect dûs aux Nations belligérantes, ainſi qu'au peuple *Américain*: & de n'attaquer que les Chefs de Rebelles, les Uſurpateurs d'un Pouvoir légitime, reconnus & traités pour tels, non ſeulement par leurs Souverains, le Roi & le Parlement d'Angleterre, mais par tous les Souverains de l'Europe, excepté la France, &

peut-être auſſi l'Eſpagne, ſes diſpoſitions à leur égard n'étant pas bien connues du Public.

Or, quiconque trouveroit que j'ai tort dans ce que je dis ci-deſſus de M. *Linguet*: qu'il n'eſt pas permis à un Suiſſe, comme je le ſuis réellement, & pour la vie, de faire imprimer, dans de tels buts, dans de telles intentions, un Ouvrage touchant des Nations qui lui ſont toutes également étrangères: que je me ſuis écarté en telles choſes de ces buts, de ces intentions: que je ne ſuis ni *Chrétien* ni honnête homme, pour avoir ôſé dire quelques *Vérités* en faveur de l'Angleterre, tandis que mille Plumes ont écrit & écrivent journellement, & impunément, dans toutes les Langues, dans preſque tous les Pays, des menſonges, des invectives, des impertinences, des abſurdités &c. &c. &c. contre cette Nation, qui prouve, par une infinité de faits, plus importans les uns que les autres, ſurtout dans la poſition extraordinairement critique où elle ſe trouve déjà depuis quelques années, & aujourd'hui plus que jamais, qu'elle en eſt une des plus grandes, des plus formidables, des plus reſpectables, des plus admirables de tous les tems & pays, un modèle bon à ſuivre par bien d'autres Nations: que je n'aie pas également parlé en faveur de la France tant que la matière le comportoit, même tout en paroiſſant parler contre Elle: qu'il n'arrivera pas néceſſairement & inceſſamment que les Chefs des Rebelles feront *Banqueroute* avec leurs chiffons de Papiers Monnoyes, & ſeront ou réconciliés

avec

avec l'Angleterre ou totalement diſperſés, de maniére que la France en ſera la dupe & pour ſes avances. Quiconque, dis-je, trouveroit telles ou autres choſes à la charge de mes *Réveries*, & ſeroit tenté de me le prouver, peut en envoyer ſes *raiſons* par écrit, & *franc de port*, à Mr. P. F. Gosse, Libraire de la Cour *à la Haye*, qui voudra bien me les faire paſſer, ne pouvant en être inſtruit par d'autre canal, attendu que d'ordinaire je ne lis guères de Papiers périodiques, & qu'aſſurément je n'irai pas à l'affut de tous, expreſſément pour ſavoir ſi on loue ou blame ce que ma conſcience approuve, uniquement par la pureté & la bonté de mes intentions, de mes buts; & je m'engage, *par cet Avis*, de répondre à tout ce qui ſera ſenſé & honnête; du moins autant & auſſi promptement que le tems & les circonſtances le permettront.

Sa Majeſté Britannique ſeroit peut-être la premiére, ſi non la ſeule fondée à me faire un reproche mérité, en ce que j'ai pris la liberté de mettre dans ſa bouche un Diſcours qu'Elle même feroit ſans doute infiniment mieux; mais j'ôſe me flatter que ſi jamais il vient à ſa connoiſſance, Elle daignera me pardonner, non-ſeulement cette liberté, mais auſſi la foibleſſe de mes talens, en conſidération de mes motifs ſuſmentionnés.

J'eſpère auſſi que les Perſonnes juſtes paſſeront avec indulgence ſur les fautes de langue, de ſtyle &c., que je puis avoir faites en grand

nombre, sans le savoir, & encore plus sans le vouloir, lorsqu'elles sauront que ce n'est pas ma langue maternelle, & que je ne suis pas homme de lettres par état, m'occupant ordinairement du Commerce.

REVERIES D'UN SUISSE

ayant pour but

LA RECONCILIATION

ENTRE

L'ANGLETERRE ET SES *COLONIES.*

LE moment actuel de la reddition de *Charles-Town*, &c. eſt peut-être le plus favorable à cette Réconciliation, & voici ce que je ferois, ſi j'étois Georges III, Roi de ces Contrées là.

Je tacherois d'abord d'engager le Parlement à agir en tout ſelon mes juſtes déſirs; & d'accord avec lui, ſi je ne pouvois pas aller moi-même en Amérique, j'y enverrois des perſonnes capables de traiter une matière ſi importante, en les chargeant d'addreſſer de ma part à tous les Rebelles le Diſcours ſuivant *

MES

* On croit faire plaiſir à divers lecteurs qui n'ont pas été à même de ſe procurer les *Annales de M. Linguet*, en donnant ici l'eſpèce d'avis qui ſervoit d'introduction à ce morceau ſublime, dans le N°. 71. de ce Journal.

Cette pièce (diſoit-il) m'eſt parvenue depuis peu: elle m'a paru au moins auſſi intéreſſante que les ſpéculations politiques du Parlement d'*Angleterre*, & le détail des embarras du *Congrès Américain*.

Dail-

MES ENFANS,

J'aime toujours à vous nommer ainſi : & je vais vous parler aujourd'hui à cœur ouvert, *en père affectionné* qui veut vous ramener à votre devoir par la ſaine raiſon & la douce perſuaſion, & non pas en *Roi offenſé* qui doit uſer de ſon pouvoir pour faire juſtice. Le principal but de ce diſcours eſt votre plus grand bonheur poſſible. Ecoutez-moi donc avec toute l'attention & tout le ſang-froid dont vous êtes ſuſceptibles, & qu'exige votre propre intérêt.

Tout le monde ſait combien votre conduite envers moi & mes co-adminiſtrateurs a été répréhenſible depuis quelques années, & l'eſt encore ;

Dailleurs elle prouve que ma manière de penſer ſur cette diſſidence célèbre ſe provigne : malgré l'enthouſiaſme où le premier effort de ce qu'on appelle la *liberté en Amérique* a jetté tous nos admirateurs d'*Europe*, il exiſte dans cette partie du monde des hommes impartiaux qui voient les évènemens de ſang-froid, & qui adoptent mes principes ſur la fondation de la *Nouvelle-Angleterre*. Elle eſt au moins auſſi piquante que la ſuperfétation *académique* par laquelle commence ce *Numéro*.

Les Lecteurs doivent être curieux de voir comment un *Républicain* fait parler un Roi qui veut rappeller des ſujets ſoulevés, à la *Monarchie* : on ſuppoſe donc ici que le Souverain paſſeroit lui-même les mers, & qu'en arrivant ſur les bords ravagés depuis cinq ans au nom de la *liberté*, il prêcheroit la ſoumiſſion, la concorde en ces termes. MES ENFANS, &c.

core; mais je ſais auſſi que vous avez été ſéduits & trompés artificieuſement par quelques individus ambitieux à l'excès, leſquels voulant règner excluſivement ſur vous ſans en avoir aucun droit, & ne pouvant uſurper notre autorité légitime ſans vous en détacher entiérement, ont mis en œuvre tous les moyens imaginables pour s'approprier votre amour, & nous vouer à votre haine.

Nous devons vous conſidérer comme des hommes malheureux, entraînés par mille détours ſemés de fleurs, dans un labyrinthe affreux, avec un bandeau ſur les ieux. Là vos conducteurs après vous avoir bien échauffés & étourdis par toutes les manœuvres ordinaires aux uſurpateurs, vous ont excités à la révolte, en nous repréſentant fauſſement comme vos tyrans dont il falloit ſecouer le joug inſupportable, & en vous chantant & promettant la *liberté* telle qu'elle n'exiſte nulle part : de manière qu'agiſſant de la ſorte ſans ſavoir ce que vous faiſiez, vous pouviez croire faire pour le mieux en faiſant même le plus grand mal. Or il eſt beau de pardonner à de tels hommes, & de chercher à les tirer de leurs erreurs plutôt que de les en punir.

Admettons d'ailleurs, ſi vous le voulez, que vous avez eu quelques raiſons, & l'adminiſtration d'*Angleterre* quelques torts ; pour moi content de n'avoir rien à me reprocher dans tout ce qui a été fait juſqu'à préſent à ma connoiſſance & de mon conſentement, mes intentions à votre égard ayant toujours été bonnes, je ne veux plus me ſouvenir du paſſé. Oublions-le donc comme

non

non avenu ; ne nous occupons que du préſent, ou de ce qu'il eſt poſſible de prévoir de l'avenir.

Quel tableau, grand Dieu, que celui de votre ſituation actuelle ! Et qui pourroit l'examiner ſans frémir ?

Ici je vois vos vies & vos propriétés conſtamment expoſées à toutes ſortes de dangers dont vous êtes ſouvent les victimes : votre population diminuer au lieu d'augmenter : votre agriculture, votre induſtrie, votre commerce, votre navigation, ces quatre alimens ſi néceſſaires à la proſpérité d'un peuple, & même à ſon exiſtence, réduits à très-peu de choſe, & comme étouffés dans leur naiſſance : la porte fermée chez vous aux arts, aux ſciences, aux lumières qui contribuent à la félicité publique, & ouverte aux ténèbres, à l'ignorance, à la barbarie qui ſont incompatibles avec elle.

Là je vois votre nouvelle conſtitution, vicieuſe dans le fond, incompatible avec le phyſique du pays, & qui ſi elle pouvoit ſubſiſter longtemps, augmenteroit tous vos maux bien loin d'y remédier : les loix qui en ſont émanées défectueuſes pour la plupart, ou ſans exécution : vos Chefs abuſant ſans pudeur d'une autorité uſurpée : une populace effrénée ſe livrant impunément à des excès en tout genre : l'idole de la *liberté* tout-à-la-fois célébrée avec pompe, & outragée cruellement : le *deſpotiſme* le plus accablant ſe preparant de tous côtés, & s'avançant à grans pas.

Plus loin je vois des opérations de finance qui

ne

ne peuvent être que les enfans du délire ou du déſeſpoir ; des extravagances qui pourroient paroître criminelles, ſi par pitié on ne vouloit bien les regarder comme les effets d'une *néceſſité* auſſi abſolue que malheureuſe.

Quoi ! des Chefs de rebelles prétendre donner l'être, le cours, le crédit néceſſaires, à des chiffons de papier pour repréſenter des centaines de millions, même des millards, ſans avoir aucunes eſpèces pour les rembourſer, comme s'ils pouvoient créer de l'or, tirer des métaux du néant ; tandis qu'une nation ancienne & riche, telle que la *France* ; a eſſuyé des maux dont elle n'eſt pas encore entièrement guérie, pour avoir fait il y a plus d'un demi ſiècle une pareille tentative, quoique bien mieux combinée & portant ſur quelques fondemens ! Puis ces mêmes Chefs ſans autoriſation charger leurs aſſociés d'une dette immenſe ſans avoir aucun moyen de l'acquitter ; pas même les intérêts, ſi ce n'eſt avec de tels chiffons ! Et enfin ces mêmes hommes ſans pouvoir que celui qu'ils ſe ſont donné à eux-mêmes, impoſer des taxes hors de toute proportion avec les revenus des contribuables, & impoſſibles à payer ſi ce n'eſt auſſi avec ces mêmes chiffons ! Toutes chimériques que ſont ces opérations à tant d'égards, elles n'en ont pas moins fait déja un mal infini ; & plus l'infaillible banqueroute de ces Chefs qui en attendant s'approprient par-là toutes les valeurs réelles tardera à s'enſuivre, plus elles en feront encore.

Enfin par tout je vois le déſordre, la confuſion,

la misère, la désolation, en un mot toutes les calamités de l'anarchie prêtes à consommer votre ruine totale.

Voilà, mes enfans, les tristes présens que vous ont faits jusqu'ici vos Chefs, tout en prétendant vous assurer une félicité inaltérable; voilà les fruits amers que vous avez déjà recueillis de cette guerre civile, la plus insensée, la plus injuste & la plus dénaturée que vous puissiez jamais faire; & voici ce qui ne peut manquer de vous arriver encore, si vous avez le malheur d'y persister.

Comme Roi je ne saurois jamais consentir volontairement à votre prétendue indépendance; & si je ne puis pas vous ramener à votre devoir par la douceur, je suis obligé de continuer à autoriser la force. Elle a toujours répugné, & elle répugne encore plus que jamais à mon cœur: mais je ne suis pas toujours le maître de mon cœur; ni même de mes actions. J'ai aussi des devoirs à remplir bien différens de ceux d'un simple Particulier; & un des principaux est d'avoir constamment le plus grand soin de maintenir, autant qu'il dépend de moi, avec la dignité de ma couronne, l'honneur & la felicité de tous mes sujets.

La guerre est sans contredit un fleau terrible pour tous ceux qui la font, même pour les victorieux: mais il est trés-vraisemblable que de votre indépendance résulteroit encore de plus grans maux; & quand de plusieurs malheurs il faut absolument en choisir un, du moins doit-on préfé-

rer

rer le moindre de tous. Il faut donc néceſſairement ou vous ſoumettre, ou continuer cette malheureuſe guerre: telle eſt auſſi la façon de penſer de mes co-adminiſtrateurs.

Néceſſités aux armes pour vous corriger, nous avons toujours eu à cœur de le faire avec tout le ménagement poſſible, ſans vous porter aucun coup mortel, ni même bien ſenſible. En conſéquence nous n'avons employé juſqu'à préſent contre vous que des forces médiocres, dans l'eſpérance qu'elles ſuffiroient pour vous faire rentrer en vous-mêmes & revenir à l'obéiſſance. Mais ſi vous nous obligez à déployer enfin tout notre pouvoir, ſoyez bien aſſurés que nos reſſources ſont encore telles que vous ne ſauriez manquer d'y ſuccomber.

Plus votre réſiſtance ſeroit opiniâtre & durable, plus votre ſort futur deviendroit fâcheux. Après avoir entaſſé calamités ſur calamités, maux ſur maux, juſqu'à ce que vous ne puiſſiez plus y réſiſter, vous ſeriez enfin réduits à la néceſſité de vous rendre à diſcrétion; & il ſeroit poſſible qu'en vous rendant ſeulement à la dernière extrémité, le Gouvernement *Anglois* trop irrité de votre injuſte perſévérance, ne vous traitât plus alors comme des enfans d'abord égarés, enſuite déſobéiſſans, & puis repentans, auxquels on pardonne volontiers; mais comme des étrangers conquis fort chérement, auxquels on impoſe ſouvent des loix très-dures. Il faudroit bien ou les endurer, ou fuir avec vos débris dans les déſerts, & y vivre diſperſés comme les hordes des ſauvages vos voiſins.

Vos Chefs tombant d'erreurs en erreurs ont apparemment cru qu'en prenant un air d'importance, le titre impoſant d'*Etats-Unis & Indépendans*, &c. il leur ſeroit aiſé de trouver des Puiſſances *Européennes*, auſſi faciles à aveugler que vous ; mais ils ſe ſont également trompés à cet égard. En vain ont-ils fait paſſer des agens dans toutes les Cours de l'*Europe* pour propoſer leur alliance, ou plutôt pour mendier du ſecours ; aucune n'a ſeulement daigné admettre des Envoyés de rebelles, bien moins entendre parler de leurs propoſitions.

Une ſeule paroît avoir penſé que cette occaſion étoit favorable pour porter quelques coups bien ſenſibles ou même mortels à l'*Angleterre*, ſa rivale, dont la puiſſance & la proſpérité lui donnent toujours tant d'envie & de jalouſie. Il en a réſulté juſqu'à préſent des dépenſes & des pertes auſſi conſidérables qu'inutiles pour vous comme pour cette Puiſſance ; il paroît que de part & d'autre il y a déjà quelque repentir d'avoir fait un traité qui n'auroit jamais dû exiſter, & qui ne ſauroit ſubſiſter long-temps. Cette alliance momentanée n'aura ſervi qu'à prolonger la guerre, à vous charger d'une dette énorme envers votre allié, & par conſéquent à augmenter votre embarras & vos maux.

Vous avez vû l'Angleterre ſeule tenir tête pendant cette Guerre, d'abord à la France, enſuite aux efforts réunis & extraordinaires de la maiſon de Bourbon, ſans avoir été néceſſitée pour cela à ſe relâcher en rien du tout dans ſes diſpoſitions à votre égard ; vous avez vû que ſi

elle

elle n'a pas emporté de très grands avantages ſur les ennemis, elle en a toujours eû plus qu'eux, & moins de déſavantages ; & s'il faut continuer à ſe battre, vous verrez probablement que ces ſuccès ſeront bien plus importans & déciſifs par la ſuite : deſorte que ſelon toutes les apparences, vous n'aurez jamais beaucoup à eſpérer de l'aſſiſtance de la France, même réunie à l'Eſpagne, qui paroît ne guères ſe ſoucier de vous.

Mais ſuppoſons que l'Angleterre trouvât convenable, ou même néceſſaire de retirer toutes ſes forces contre vous, pour s'en ſervir uniquement contre la maiſon de Bourbon, tant que dureroit la Guerre ; il n'y a pourtant aucune raiſon d'en conclure que cette maiſon réuſſiroit à l'obliger de renoncer formellement à tous ſes droits ſur vous, & de conſentir à votre *Indépendance* : il faudroit pour cela des ſuccès d'un côté & des revers de l'autre qui ne ſont point à préſumer. Vous pourriez tout au plus vous flatter d'une eſpèce de trêve, même fort courte, pour enſuite recommencer. Jamais vous ne jouiriez paiſiblement de cette indépendance, ni ſeulement aſſez long-tems pour vous remettre de vos déſaſtres paſſés ; & vous vivriez toujours dans l'inquiétude, les troubles, les combats & les calamités.

Et mettons les choſes au pire pour l'Angleterre, s'il arrivoit qu'il lui convînt tout autant, même mieux de vous rendre ou céder à d'autres Puiſſances Européennes, plutôt que de continuer à ſacrifier beaucoup d'hommes & d'argent pour vous ſoumettre à l'obéiſſance ; dans ce cas, elle en trouveroit certainement plus d'une bonne

occaſion. La maiſon de Bourbon elle même ne demanderoit peut-être pas mieux que de faire la paix par un pareil arrangement. Vous ne ſauriez vous y oppoſer ; & vous ſentiriez alors la différence du Gouvernement.

Nul doute que, malgré la bravade de vos chefs à proclamer & à célébrer ſolemnellement l'*Indépendance*, votre deſtinée ne ſoit de continuer à reſter dans une certaine *Dépendance* de l'Europe, ſoit d'une ou de pluſieurs Puiſſances, je ne dis pas à perpétuité, mais du moins pour encore bien du tems. Suppoſons cependant que l'Angleterre ſeule ne parvînt point à vous mettre à la raiſon, qu'elle préférât de vous laiſſer vos propres maîtres, plutôt que de vous rendre ou céder à aucune des Puiſſances Européennes, qu'aucune de celles-ci ne prît tôt on tard envie de vous poſſéder en ſa Place bon gré malgré, & que toutes vous déclaraſſent avec elle *Etats Libres & indépendans*, de manière que vous ſeriez parfaitement bien aſſurés de votre Indépendance abſolue envers cette partie du monde ; je vais vous démontrer, pour derniére preuve de votre aveuglement inoui, que cette même Indépendance, pour la quelle vous combattez avec tant d'acharnement, ſeroit encore le *pis* de tout ce qui pourroit vous arriver de plus malheureux, en partant de l'état actuel des choſes.

Si vos chefs abuſent le plus étrangement de l'autorité uſurpée, déjà maintenant qu'ils devroient la ménager le plus ; ſi, d'un côté, ils foulent aux pieds la liberté, au moment même que, de l'autre, ils l'exaltent aux nues ; s'ils vous font gé-

gémir ſous le poids de mille calamités, lors même qu'ils prétendent faire votre plus grand bonheur imaginable; enfin, s'il y a de la diſſention entre eux mêmes & entre vous, déjà actuellement qu'il devroit y avoir la plus grande union; il en ſeroit aſſurément bien pire lors qu'une fois dégagés de tous les liens qui aujourd'hui les retiennent encore plus ou moins, & maîtres abſolus de vos perſonnes & de vos propriétés, ces chefs pourroient donner tout l'eſſor à leur ambition déréglée, ſans nulle crainte d'y être gêné ou réprimés par aucune Puiſſance Européenne. Voici quelques uns des principaux événemens funeſtes aux quels vous ne ſauriez échapper, & qui ſont aiſés à prévoir.

Auſſitôt ou peu à près que votre Indépendance ſeroit ainſi établie, il faudroit néceſſairement changer la forme de Gouvernement adoptée en attendant par vos chefs, cette forme ne pouvant abſolument pas ſubſiſter long-tems dans l'immenſe étendue de vos contrées. A la conſtitution démocratique, dont vous vous flattez maintenant, ſuccéderoit bientôt l'ariſtocratique, ou tout à coup la Monarchique, d'où-naîtroit infailliblement la Deſpotique, la quelle ne ſauroit engendrer de plus mauvaiſe, & chacune de ces révolutions ſucceſſives ſeroit accompagnée de maux plus douloureux à ſentir que faciles à exprimer.

Au lieu d'un petit congrès ambulant, il faudroit une Cour grande & permanente; au lieu d'une eſpèce de milice qui ſe débande à bon plaiſir, des troupes réglées & en grand nombre; au

lieu de quelques délégués ſans faſte, un ſeul chef, ſous le titre de Protecteur, Roi, Empereur, ou ſous quelqu'autre titre, mais avec beaucoup d'entours; & ſi vous êtes déjà affaiſſés ſous le faix dont vous charge l'entretien des corps actuellement exiſtans, vous le ſeriez bien autrement ſous celui que vous feroient porter les nouveaux corps incomparablement plus diſpendieux.

Juſqu'à préſent vos chefs devoient parler très modeſtement de leurs exploits, & n'avoient guères demandés des récompenſes de leurs prétendus ſervices, parceque tout alloit encore mal chez vous; mais alors chaqu'Etat, chaque Corps, chaqu'Individu éleveroit ſa voix le plus qu'il pourroit, pour prôner ce qu'il auroit fait, & même ce qu'il n'auroit pas fait. Un chacun prétendroit être votre principal ou plutôt unique Libérateur, pour avoir le droit inconteſtable à la préférence en tout.

Comme la Cour attire à elle ce qu'on appelle grandeur, opulence, plaiſir &c., aſſez communément au détriment des lieux qui en ſont éloignés, chaque Province, chaque Ville voudroit l'avoir chez elle.

Par la raiſon même que de tous les Individus, l'un n'a pas plus de droit que l'autre à la Souveraineté, comme elle feroit cependant l'objet de l'ambition de tous, un chacun, en ſortant même de la fange, voudroit en être revêtu: il y auroit ainſi des milliers d'aſpirans pour une ſeule Place.

Après

Après le Souverain, un chacun voudroit occuper les premiers poſtes dans l'Epée, l'Egliſe, la Robe la Finance &c. De ces divers corps, un chacun voudroit prédominer ſur tous les autres. Suivant l'uſage auſſi ordinaire qu'injuſte, le plus fort inſulteroit, vexeroit, opprimeroit, envahiroit le plus foible, & celui-ci, pour devenir à ſon tour le plus fort, auroit recours à l'aſſiſtance d'autrui, ſoit parmi les voiſins, ſoit au dehors, en Angleterre, en France, dans le Nord, enfin par tout où il pourroit en trouver.

Delà des diviſions, des partis, des quérelles ſans nombre & de tous les genres, entre les Etats, les Corps, les Individus. Delà des Guerres civiles & nationales, très ſérieuſes, très opiniâtres & très deſtructives. Delà, en un mot, de l'Anarchie & des Calamités dont toutes celles que vous venez d'eſſuyer ne ſont encore rien en comparaiſon.

Tout cela arriveroit plutôt ou plus tard, mais toujours très certainement; & il affligeroit vos Contrées de génération en génération, juſqu'à ce qu'enfin les malheureux reſtes de votre Poſtérité, après avoir paſſés par toutes les claſſes de maux, s'ils n'en étoient pas tout à-fait anéantis, tomberoient dans un eſclavage ſi abject, ſeroient tellement affaiſſés & abrutis, qu'ils ne ſentiroient plus ni leur état, ni leurs maux, ni même la qualité d'homme, & qu'ils remperoient aux pieds de quelques tyrans comme de vils reptiles qu'on foule & écraſe à bon plaiſir. Si vous voulez vous en former une idée aſſez éffrayante, vous n'a-

vez qu'à lire l'hiſtoire de tous les tems & peuples, où vous trouverez plus d'un exemple de ces ſortes de révolutions & de leurs déplorables effets.

Croyez moi, mes Enfans, car rien n'eſt plus vrai, quelqu'étrange qu'il puiſſe d'abord paroître au vulgaire, — ce qui, dans votre poſition actuelle, peut vous arriver de plus heureux entre les meilleures choſes du monde, ceque vous devez déſirer le plus ardemment, au lieu de vous y oppoſer avec tant de violence, c'eſt qu'une Puiſſance européenne quelconque, pourvû que ce ſoit une puiſſance à la fin maritime, formidable & commerçante, veuille vous prendre ſous ſa ſauve-garde; vous ſervir de mére nourricière, ſi longtems que vous ſerez encore dans l'état d'enfance; être le Tribunal d'appel en derniére inſtance de vos cauſes publiques ou particulières; vous protéger contre quiconque, ſoit parmi vous mêmes, ſoit du dehors, viendroit vous faire le moindre mal; vous diſpenſer d'une Cour, d'un Souverain réſident chez vous, d'une nombreuſe Armée à vos dépens; & de plus vous ſeconder dans vos travaux à l'avancement & à l'amélioration de l'agriculture, de l'induſtrie, du Commerce, de la navigation, des arts, des ſciences, des lumières, enfin de tout ce qui peut contribuer à réparer le mal que vous venez de vous faire, & à vous rendre déſormais reſpectables, heureux & contens, autant, auſſi bien & auſſi longtems qu'il eſt humainement poſſible.

Or, ſuppoſons que vous euſſiez à choiſir à votre

tre gré parmi toutes les Puiſſances de l'Europe en état de vous rendre de tels ſervices; il eſt indubitable que, ſi toute fois il y en auroit quelques unes, aucune ne ſauroit vous convenir, à beaucoup près, autant que l'Angleterre, par une infinité de raiſons plus fortes les unes que les autres, dont voici les principales.

D'abord, elle eſt généralement reconnue pour la Puiſſance maritime la plus commerçante & la plus formidable à la fois, par conſéquent à même de remplir tous les points ſuſmentionnés, de vous rendre des ſervices importans, bien plus qu'aucune autre nation quelconque.

Comme vous lui appartenez de droit, en rentrant dans ſon ſein, toutes les conteſtations & leurs terribles effets, qui vous déſolent maintenant, ceſſeroient tout à coup, les autres Puiſſances n'ayant nulle prétention ſur vous; tandis que vous auriez toujours, les ſiennes à combattre, ſi vous vous livriez contre ſon gré à aucune d'elles.

Si rien ne ſauroit vous empêcher d'être enveloppés dans les guerres maritimes de l'Angleterre avec d'autres Puiſſances Européennes, du moins auriez vous tout lieu d'eſpérer que ces Guerres ſeroient moins fâcheuſes & peut-être auſſi moins fréquentes pour vous, lorſque vous ſeriez de ſon parti, que ſi vous étiez du parti de ſes ennemis, ou même dans l'Indépendance.

l'Angleterre ayant d'autres poſſeſſions conſidérables dans vos environs, & parmi vous mêmes quantité de gens qui, ſecrettement ou ou-

vertement, lui ont toujours reſtés & qui probablement lui reſteront toujours fidélement attachés, votre union avec les unes & les autres vous ſeroit auſſi avantageuſe, que votre déſunion vous eſt déſavantageuſe.

Il y a entre vous & les Anglois des liaiſons de ſang, d'amitié, d'intérêt ſi intimes, des rapports de langage, de mœurs, de religion ſi exacts, que cela ſeul doit être plus que ſuffiſant pour donner à l'Angleterre la preférence la plus marquée ſur tous les autres Pays du monde.

Elle mérite particuliérement cette préférence par les avantages ineſtimables que vous avez déjà retirés & qu'il ne tient qu'à vous de retirer par continuation de ſon Commerce & de ſa Navigation avec vous: en quoi elle peut vous être beaucoup plus utile qu'aucune autre Puiſſance Européenne, peut être même plus que toutes les autres réunies.

Et s'il étoit poſſible, elle la mériteroit encore davantage par rapport à ſon Gouvernement. Il n'eſt point parfait, aucune inſtitution humaine ne l'étant; mais du moins eſt-il, ſans contredit, le plus doux, le plus juſte, le plus ſage, enfin le plus propre à la félicité publique que l'on connoiſſe; & il ne dépendra que de vous, mes Enfans, de jouir déſormais de tous ſes avantages au même degré que ſes propres habitans, qui en ſont auſſi heureux que contens, malgré quelques clameurs paſſagéres, effets ordinaires d'une entière liberté de parler.

Si,

Si, par le paſſé, vous avez crû avoir ; ou ſi vous avez réellement eû quelques ſujets légers de plaintes contre ce Gouvernement, cela prouve ſeulement que, comme tout autre Gouvernement, il eſt compoſé d'hommes faillibles, &, comme il avoit apparemment auſſi à ſe plaindre de vous, il eût certainement bien mieux valu ſe pardonner d'abord réciproquement, au lieu de groſſir, d'aggraver les objets, de donner de l'importance à ce qui n'en méritoit aucune, & enſuite de ſe déchirer cruellement. Voilà ſans doute une vilaine tache dans un beau tableau, que j'y vois avec le plus vif chagrin, & qu'il faut ſe hâter d'effacer, autant que faire ſe peut.

Mais ce qui eſt certain, c'eſt que l'adminiſtration Angloiſe n'a jamais été, ni ſera la premiére à vous donner des ſujets de plaintes réellement graves. Dans le fond & le fait, elle a toujours été votre bonne mére, & ne deviendra jamais votre marâtre. Elle aura toujours toute l'attention & tous les égards que mériteront vos demandes fondées & juſtes. Jamais elle ne vous traitera comme un Peuple conquis, ſi vous ne l'y forcez, ni même comme un corps diſtinct de Sujet, mais comme de véritables Anglois, ſéparés uniquement par les mers.

Par-là elle ſe met naturellement & néceſſairement elle-même dans de certaines obligations envers vous ; & ſi elle eſt en droit de s'attendre à un juſte retour de votre part, elle n'entend certainement pas que cette réciprocité ſoit déſagréable, pénible, humiliante, bien moins un joug pour vous, comme le méchant s'eſt plut à vous

le

le faire accroire. Ce qu'on enviſageroit peut-être comme une Dépendance abſolue, ne ſeroit en effet qu'une eſpèce d'alliance, ou plutôt des liaiſons convenables entre une mére & ſes chers enfans.

L'éloignement des lieux & la différence du local, auxquels il faut abſolument ſe conformer, peuvent néceſſiter à des différences, même eſſentielles, dans la manière de gouverner les Anglois dans leur Iſle & ceux demeurant en Amérique; mais vous n'en ſerez pas moins bien traités & ſatisfaits qu'eux. —— C'eſt à quoi je contribuerai toute ma vie autant qu'il ſera en mon pouvoir. J'inculquerai & ferai inculquer les mêmes ſentimens à ceux de mes Enfans qui ont Droit à me ſuccéder au Trône, & j'eſpére qu'ils en feront autant envers les leurs, afin que tous ſoient dignes de régner ſur vous juſqu'à la poſtérité la plus reculée.

Et ce n'eſt pas là tout. En retournant à votre ancien & légitime Gouvernement, & en anéantiſſant tous les corps illégaux d'Adminiſtration, particuliérement le Congrès, comme s'ils n'euſſent jamais exiſtés, vous vous trouvez tout d'un coup déchargés de la dette énorme que ces divers Corps ont déjà contractés, & ſeroient obligés de contracter encore avec les Etrangers, leurs alliés ou autres; tandis que, ſi vous vous mettiez ſous la Protection de ces Etrangers, ou ſi même vous reſtiez indépendans, alors les dits Corps, toujours ſubſiſtans, ſeroient dans l'obligation indiſpenſable d'acquitter tous leurs engagemens, comme ils le pourroient; & ne pouvant

vant jamais le faire qu'à vos dépens, soit en aliénant vos Propriétés, soit en vous imposant des taxes à proportion, ce seroit pour vous un fardeau insupportable pendant bien longtems. Vos chefs seuls conserveroient les richesses dont ils s'emparent actuellement de toutes les manières, & vous tous deviendriez misérables.

Débarassés de tous ces Corps, vous le seriez en même tems, non seulement de ce fardeau, & des fraix & dépenses extraordinaires qu'ils font tous les jours inutilement & à votre charge, mais encore de ce malheureux *Papier-Monnoye*, dont vous êtes inondés, que vous commencez à apprécier en le mépriſant; & qui ne sauroit rentrer trop tôt dans son néant, pour vous épargner d'autres maux extrêmes. Si même quelques uns d'entre vous perdoient à cet anéantissement, cette perte ne seroit assurément rien en comparaison de ces maux qu'ils éviteroient; & peut être l'administration de l'Angleterre trouveroit-elle quelques moiens de compensation ou d'indemnisation en faveur des perdans.

Enfin, de quel côté que j'envisage votre Situation présente, & votre sort futur, j'ai la grande satisfaction de trouver toujours qu'il est encore infiniment plus de votre *propre intérêt*, que de votre devoir, quelque grand que puisse être ce dernier, de renoncer à votre rebellion & de rentrer au sein de votre Mére. Ce ne sont pas de simples assertions vagues, ce sont des vérités inconteſtables que je viens de vous alléguer, pour vous en assurer. Au lieu de toucher légérement

à

à chacune de ces Vérités, j'aurois pû les développer & prouver toutes. Je pourrois y en ajouter encore bien d'autres auſſi eſſentielles, ſi je jugeois néceſſaire d'entrer avec vous en de plus long détails; mais en voilà ſans doute aſſez & même de reſte, ſi vous êtes diſpoſés à en juger ſainement. Et, au ſurplus, ſi vous ne vouliez pas le croire ſur ma parole, demandez en l'Europe entiére: je ſuis ſûr que quiconque connoît & aime la Vérité, vous dira la même choſe.

Ainſi, mes Enfans, tandis que, comme Roi, je ſuis néceſſité de continuer à permettre la voie de force pour vous ramener à votre bonheur, je vous y invite, ou plutôt je vous y exhorte en Père qui vous aime toujours tendrement. Rouvrez vos yeux à la lumière; reprenez votre ſang froid; rentrez en vous mêmes; conſultez votre conſcience & la ſaine raiſon; réfléchiſſez mûrement ſur votre conduite, ſur votre intérêt, ſur votre devoir; voyez les horreurs qui vous environnent de toute part, & les crimes dont vous vous rendez de plus en plus coupables envers l'Etre ſuprême, envers vos Souverains légitimes, & à la face de l'univers, en combattant comme de forcenés, frère contre frère, ami contre ami, pour une cauſe tout-à-fait injuſte.

Et comme je me plais à me perſuader qu'alors vous ſaiſirez avec autant d'empreſſement que de plaiſir la première occaſion de *réconciliation*, j'ai engagé mes Coadminiſtrateurs à me ſeconder dans le choix d'un nombre ſuffiſant de perſonnes que nous vous envoyons, capables & duëment autoriſées pour entreprendre & conſommer

mer cette Réconciliation avec les Députés que vous choiſirez vous-mêmes à cette fin ; vous laiſſant une entière liberté dans ce choix, & vous promettant d'avance qu'aucun, également capable & dûment autoriſé de votre part, ne ſera récuſé, ſi même vous jugiez à propos d'en choiſir & commettre parmi les Chefs ou membres qui compoſent actuellement le Congrès, les Gouvernemens particuliers, les Armées, pourvû ſeulement qu'aucun ne ſe préſente en qualité de repréſentant, ſous aucun titre, d'aucun de ces divers Corps, leſquels Nous ne ſaurions jamais reconnoître que comme des Corps illégaux, ſans autorité & ſans droits quelconques.

Notre plus grand déſir eſt & ſera toujours que cette Réconciliation ſoit ſincére, bonne & durable, autant que les choſes humaines peuvent l'être ; & nous eſtimons que, pour cet effet, il eſt indiſpenſablement néceſſaire.

1°. Que tous les Députés reſpectifs ſoient gens aſſez éclairés, inſtruits, juſtes, intégres, ſages pour traiter cette grande & importante affaire ; qu'ils apportent dans leurs déliberations & concluſions l'union, la cordialité, la franchiſe, la ſincérité, enfin toutes les bonnes qualités qui peuvent contribuer au ſuccès ; & qu'ils en éloignent ſoigneuſement toute mauvaiſe humeur, animoſité, haine, rancune, partialité, prévention, préjugé, ruſe, ſubtilité, artifice, vues particuliéres, intérêt perſonnel, en un mot généralement tout ce qui pourroit lui nuire.

2°. Que tout ſe faſſe avec la plus parfaite liberté,

berté, ſans nul gêne, bien moins de la contrainte, de maniére que perſonne ne puiſſe dire tôt ou tard: „ Ceci ou cela ſe fait par néceſſité, par „ condeſcendance, par complaiſance, pour ſe „ prêter aux circonſtances, pour avoir la Paix „ &c. Sauf pourtant à le changer à la premiè„ re occaſion favorable. " Mais qu'un chacun ſoit, au contraire, obligé de convenir en tout tems & en toute occaſion que tel étoit ſon bon plaiſir en toute choſe.

3°. Que la baſe fondamentale de cet Edifice ſoit la *convenance mutuelle*, non ſeulement pour le préſent, mais auſſi pour l'avenir, en tant que celui-ci eſt à prévoir; de ſorte que des deux parties contractantes, chacune trouve également ſon intérêt à remplir ſes engagemens ou ſes devoirs: ſans quoi l'Edifice s'écrouleroit bientôt.

En conſéquence, nous avons eû, de notre côté, le plus grand ſoin de choiſir des Députés à tous égards dignes de leur miſſion. Ils ſont parfaitement bien inſtruits de ce qui conviendra ou ne conviendra pas d'être fait. Nous leur avons recommandés très expreſſément & très fortement d'avoir vos intérêts en conſidération & à cœur tout comme ceux des Anglois réſidans ici. Nous ordonnons à nos troupes de reſpecter comme ſacrées les aſſemblées des Députés, même de s'en tenir au beſoin à une diſtance ſi éloignée, qu'elles ne puiſſent y avoir la moindre influence, bien moins de l'aſcendant, s'il n'étoit pas praticable, de faire mettre tout à fait bas les armes. Et nous eſperons que, de votre côté, vous agirez en tout de même.

Puiſ-

Puiſſe donc cet Ouvrage, ſi ſalutaire & ſi néceſſaire à la fois, qui doit aſſurer la Paix & le Bonheur à tant de millions d'ames, ſe faire avec toute la célérité & tout le ſuccès déſirables! j'aurai aſſurément autant de joie à le ratifier, qu'à le recevoir. Et je prie en attendant Dieu pour vous comme pour tous mes autres Enfans.

Tel ſeroit le fond de mes idées, l'expreſſion de mon cœur, que d'habiles orateurs pourroient développer & rendre avec une éloquence qui, en faiſant une toute autre impreſſion, produiroit ſans doute beaucoup plus d'effet; & j'agirois auſſi conſéquemment.

C'eſt avec les Rebelles en *général* que je ferois traiter; & comme je l'ai obſervé dans ce Diſcours, leurs Députés ne repréſenteroient en rien, ni le Congrès, ni les Gouvernemens particuliers, ni les Armées, actuellement en rebellion.

L'anéantiſſement de tous ces Corps eſt d'une *néceſſité abſolue.* J'y inſiſterois d'autant plus, que ſans cela il n'y auroit jamais à eſpérer une Réconciliation ſincére, bonne & durable, telle que je la déſirerois, mais ſeulement une eſpèce de trève plâtrée, qui tomberoit au premier choc: aucun arrangement ſolide ne ſauroit ſe concilier avec leur exiſtence actuelle.

L'anéantiſſement du Congrès eſt encore plus néceſſaire que tout le reſte; parceque c'eſt,

ſelon moi, le meilleur, ſi non l'unique moyen de faire renoncer la France à un Traité avec ce Corps, *ſans l'humilier*, attendu que lorſque celui-ci ne ſubſiſtera plus, celui-là s'annullera néceſſairement de lui-même. Objet très important, au quel je ſerois d'autant plus fortement attaché, que ce Traité étant la cauſe manifeſte de la Guerre actuelle entre l'Angleterre & la Maiſon de Bourbon, ſa ceſſation ſeroit auſſi vraiſemblablement le moyen le plus propre & le plus promt à la Paix.

Mais peut-être ne pourra-t-on pas trop bien concevoir comment il ſeroit poſſible d'opérer à la fois & l'anéantiſſement de tous ces Corps & la réconciliation des Rebelles, qui leur ſont actuellement dévoués. Rien pourtant n'eſt plus aiſé, à mon opinion; & ce qui ſeul m'étonne, c'eſt que l'Angleterre, qui doit avoir fait déjà pluſieurs tentatives, n'y ait réuſſi depuis longtems, ſans effuſion de ſang, ſans prodiguer des Tréſors: il faut abſolument que l'opération ait été, ou mal entamée, ou mal conduite, ou l'un & l'autre à la fois.

Il auroit fallu commencer & continuer à démontrer & prouver évidemment ce que j'avance dans le Diſcours, & ce qui eût été facile à faire, c'eſt à dire, que la multitude des Rebelles a été ſéduite & trompée auſſi artificieuſement que cruellement, & qu'il eſt de ſon intérêt beaucoup plus encore que de ſon devoir de ſe réconcilier avec la Métropole. Les hommes préférent toujours leur propre intérêt à toute autre conſidération; & ſi aujourd'hui ils méconoiſſent cet in-

intérêt, demain ils peuvent le reconnoître: alors ils le saisissent aussitôt. Si cela n'arrivoit pas à tous les Rebelles à la fois, il peut arriver d'abord à ceux d'une Province, & puis successivement aux autres.

Que le Gouvernement Britannique puisse établir en *Amérique* des lieux sûrs & à portée des Rebelles, pour traiter avec eux de la Réconciliation; que les Députés anglois sachent seulement convaincre les Rebelles de *vérités utiles*, mieux que leurs Chefs ont su les persuader de *mensonges séduisans*; & l'on verra bientôt ceux-là tourner le dos à ceux-ci, soit tous à la fois, ou les uns après les autres.

Ces Chefs ainsi abandonnés par la multitude qui les soutient actuellement, la France les abandonneroit sans-doute de même; puisque ce seroit alors défendre des ombres contre des Corps réels, car alors cette même multitude agiroit aussi contre eux. Ils seroient donc nécessités, ou de rester isolés, ou de suivre la foule; & ce dernier parti leur conviendroit à tous égards incomparablement mieux que le premier dans lequel ils ne sauroient pas même se soutenir.

Beaucoup d'entre eux, qui ont été séduits & trompés eux mêmes, & qui se trouvent dans leurs Postes comme forcément, penchent déjà secrettement vers l'Angleterre, & ne désirent qu'une occasion favorable & sûre pour se ranger de son côté. Ils suivent le torrent, parcequ'ils sont trop foibles pour y résister; mais s'ils avoient à choisir, ils préféreroient sans doute l'exer-

 cice,

cice d'une autorité légale, ſtable, tranquille, juſte, ſage, qui ſatisfait l'ame, à celui d'une autorité uſurpée, précaire, agitée, qui doit étouffer tous les ſentimens honnêtes, ou cruellement tourmenter la conſcience.

Comme il faudroit néceſſairement ſubſtituer aux Corps illégaux & anéantis des Corps légaux, pour, de concert avec l'Adminiſtration d'Angleterre, gouverner les Colonies; en admettant, autant que faire ſe pourroit, aux nouveaux Corps les chefs des anciens, ceux-ci s'eſtimeroient aſſurément encore fort heureux de trouver cette reſſource dans leur détreſſe.

Que le Gouvernement Anglois tire un voile ſur tout le paſſé; qu'il promette de ne faire aucune recherche de ceux dont la conduite pourroit être répréhenſible; qu'en abandonnant le crime à ſes propres remords & au mépris du Public, il accueille indiſtinctement & également bien quiconque ſe préſenteroit à la réconciliation, ſans faire le moindre reproche à ceux mêmes qui le mériteroient le plus; & l'on verra peut-être les Chefs des Rebelles s'y préſenter les premiers, & y encourager les autres, comme ils ont fait à la révolte.

Or, tous étant diſpoſés à cette réconciliation, que faut il faire pour qu'elle convienne également à l'Angleterre & aux Colonies? Ceux qui voudront réſoudre cette queſtion, auſſi compliquée qu'importante, doivent avoir une parfaite connoiſſance de tout ce qui y a rapport, beaucoup de ſagacité, un diſcernement juſte,

un

un ſugement ſain, ſavoir bien combiner & calculer, être ſurtout impartial, &c.; & il y a ſans doute parmi les parties contractantes des gens doués de ces diverſes qualités au degré néceſſaire. Pour moi, je crois devoir, par plus d'une raiſon, me borner à en dire ici ſeulement quelques mots.

La plus ou moins longue durée des liaiſons futures entre la Métropole & les Colonies dépendra eſſentiellement, ſauf les événemens impoſſibles à prévoir, de leur conduite réciproque, tant à l'occaſion de la préſente réconciliation, que par la ſuite; & c'eſt à quoi l'on ne ſauroit faire trop d'attention, pour agir toujours en conſéquence.

La face des Colonies ayant totalement changée depuis leur établiſſement juſqu'à ce jour, tant par le cours ordinaire des choſes, que par des révolutions extraordinaires; il faut pareillement en changer la légiſlation dans la même proportion: car elles ne ſauroient être gouvernées toujours ſur le même pied.

Leur face actuelle changera encore pluſieurs fois, même plus que par le paſſé; & le grand art ſera de prévoir les principaux de ces changemens, & d'y adapter cette nouvelle légiſlation, afin qu'elle ſoit bonne pour un certain tems dans l'avenir comme pour le moment préſent.

Ne le diſſimulons point. Quelque reculé que puiſſe être le tems de l'Indépendance abſolue du

nouveau monde envers l'ancien en général, des Rebelles actuels & de leurs deſcendans envers les Anglois en particulier, ce tems viendra néanmoins un jour, quoiqu'on faſſe: on ne s'eſt trompé à l'égard des Rebelles que parcequ'on prétendoit qu'il étoit déjà venu pour eux, tandis que, ſelon l'ordre des choſes, il eſt encore bien éloigné. Mais la conduite réciproque des parties contractantes peut le reculer ou l'accélérer beaucoup; & cette conſidération doit auſſi avoir ſa bonne part dans le Plan de réconciliation.

L'Indépendance abſolue des Colonies ſera toujours précédée & ſuivie de grandes calamités, tant pour elles que pour la Métropole, qui, en les perdant, perdra prodigieuſement. Cette Mére & ſes Filles ſe ſont réciproquement, non ſeulement utiles, mais néceſſaires. Il leur convient donc également de reculer cette Indépendance le plus que poſſible.

Comme les Colonies ſe trouvent aujourd'hui encore dans une eſpèce d'enfance qui a des beſoins, on pourroit penſer que, pour les conſerver longtems, le meilleur moyen ſeroit de faire enſorte à les y tenir toujours. Mais loin de moi ce conſeil auſſi affreux que faux. Jamais l'on ne ſauroit adopter une plus mauvaiſe politique, dont les effets ſeroient des plus fâcheux pour ceux mêmes qui croiroient y gagner.

D'abord, les tenir dans une telle enfance ne ſeroit pas en jouir. Dans ce cas, elles coûteroient plus à la Métropole qu'elle n'en retireroit; & lorſque dans les revers, celle-ci auroit beſoin

de

de leurs ſecours, elles ne ſeroient point en état de lui en donner d'efficaces, quand même elles le voudroient.

Enſuite, elles ſortiroient pourtant un jour de cette enfance, malgré tous les efforts poſſibles à les en empêcher ; & s'il leur falloit toujours combattre les oppoſitions de la Métropole, la vengeance pourroit bien les porter à la première occaſion favorable, non ſeulement à s'en détacher tout à fait & à jamais, mais de plus à la maltraiter à leur tour.

Ce qui convient le mieux à la Métropole comme aux Colonies, c'eſt que toutes ne faſſent conſtamment qu'un ſeul Corps, dont la première ſoit la tête & les derniéres les membres, attachées volontairement les unes aux autres, & inſéparables par l'interêt, quoique ſéparées par les mers.

Le plus grand intérêt à toutes eſt de ſe rendre réciproquement floriſſantes, puiſſantes, heureuſes au dedans, reſpectables au dehors; & de tous les divers moyens qui peuvent y contribuer, le Commerce & la Navigation y ſont inconteſtablement les premiers & les plus importans.

Si l'Angleterre peut combiner les Opérations de manière qu'il ſoit évidemment de l'intérêt des Colonies de commercer & de naviguer excluſivement avec elle, à la bonne heure; mais exiger cet excluſif des Colonies contre leur propre intérêt, & contre leur gré, eſt une choſe qui, ſi elle étoit praticable par le paſſé, ne l'eſt

plus

plus guères pour l'avenir, pas du moins pour longtems : car toute obligation forcée, & ſurtout celle là, ne ſauroit déſormais être de longue durée entre cette Mére & ſes Enfans.

Peut-être pourrois-je démontrer & prouver que, loin d'être nuiſible, il ſeroit avantageux pour l'Angleterre, ſi les Colonies avoient certaines liaiſons de Commerce & de Navigation avec d'autres Puiſſances Européennes; mais cela m'entraîneroit dans un trop long détail; & en voilà aſſez pour le préſent. Tout ceque je viens de dire ne ſera peut-être pas ſeulement écouté, bien moins ſuivi; & c'eſt pourquoi auſſi je l'appelle ces *Rêveries*.

360